

LA CRÉDULITÉ DE L'INCÉDULE

(1841)

LA

CRÉDULITÉ DE L'INCRÉDULE

« Toute l'Écriture est divinement inspirée. »
(2 TIM. III, 16.)

Mes frères,

Le ministère évangélique serait tout-puissant si nos auditeurs croyaient sans réserve à l'inspiration des Écritures ; car notre prédication tout entière est tellement appuyée sur ce fondement qu'elle demeure s'il subsiste et qu'elle tombe s'il lui manque. Si nous vous déclarons que l'homme est déchu, adonné au mal, incapable d'aucun bien et maudit devant Dieu, c'est qu'il est écrit : « Il n'y a point d'homme qui
« fasse le bien, non, pas même un seul. Tous ont
« péché et sont entièrement privés de la gloire de
« Dieu. Quiconque ne fait pas toutes les choses
« qui sont écrites au livre de la loi est maudit ;
« tous ceux qui s'attachent aux œuvres de la loi sont

« sous la malédiction. » Si nous vous déclarons que, perdus par nos œuvres, nous pouvons être sauvés par la grâce de Dieu, par la foi en Jésus-Christ, c'est qu'il est écrit : « Vous avez été sauvés par grâce, par la foi ;
« non point par les œuvres, afin que nul ne se glo-
« rifie. Étant justifiés gratuitement par la grâce de
« Dieu, par la rédemption qui est en Jésus-Christ, le-
« quel Dieu a établi de tout temps pour être une vic-
« time de propitiation par la foi en son sang. Nous
« concluons donc que l'homme est justifié par la foi,
« sans les œuvres de la loi. » Si nous vous déclarons que
cette foi qui justifie sans les œuvres peut seule enfan-
ter les bonnes œuvres, et qu'il n'y a point de salut
sans le changement du cœur et la sainteté de la vie,
c'est qu'il est écrit : « Nous sommes l'ouvrage de Dieu,
« étant créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres,
« afin que nous marchions en elles. Sans la sanctifica-
« tion nul ne verra le Seigneur. Ceux qui me disent :
« Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans mon
« royaume, mais ceux-là seulement qui font la vo-
« lonté de mon Père qui est aux cieux. » Si nous
vous déclarons que celui qui nous rachète par son
sang n'est rien moins que le Fils unique de Dieu, le
Seigneur, Jéhovah, le Créateur du ciel et de la terre,
c'est qu'il est écrit : « Le Verbe était au commence-
« ment avec Dieu, et le Verbe était Dieu ; toutes choses
« ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a
« été fait sans lui. Il est le premier et le dernier, le

« Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, notre Seigneur et notre Dieu, Dieu sur toutes choses, éternellement béni. Amen! » Si nous vous déclarons que nous avons besoin d'une nouvelle naissance que le Saint-Esprit peut seul produire en nous, et que cet Esprit est promis à tous ceux qui l'implorent au nom de Jésus-Christ, c'est qu'il est écrit : « Il vous faut être nés de nouveau ; nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il n'est né d'eau et d'Esprit. Convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom du Seigneur Jésus-Christ, pour la rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit ; car la promesse est faite à vous et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à soi. » Enfin, si nous vous déclarons que le salut est, du commencement à la fin, l'œuvre et le don de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, c'est qu'il est encore écrit : « Élus, selon la prescience de Dieu le Père, par l'Esprit de sanctification, pour obéir à Jésus-Christ et pour obtenir l'aspersion de son sang. Qui est-ce qui lui a donné le premier, et il lui sera rendu ? Car de lui, par lui et pour lui sont toutes choses. A lui soit gloire éternellement ! Amen. »

C'en serait assez pour que vous fussiez pleinement convaincus, si la Bible était pour chacun de vous, « ce qu'elle est véritablement, la parole de Dieu et non une parole d'homme. » Car alors, dût la doctrine

vous en paraître étrange, vous l'accepteriez de confiance, sur la foi de Dieu, puisqu'il est juste que la raison de la créature se soumette à la raison du Créateur. Mais, hélas ! à quoi bon se flatter ? Que de chrétiens, que de protestants qui ne croient pas fermement à l'inspiration des Écritures, et qui nous diraient volontiers, s'ils osaient avouer hautement des sentiments qu'on cherche ordinairement à cacher : Nous voyons bien dans la Bible ce que vous nous dites ; mais la Bible est-elle en effet tout ce que vous la croyez ? et qui nous assure qu'elle ne soit pas sortie de la main des hommes ? — C'est à vous qui tenez en secret ce langage que je m'adresse aujourd'hui. Je sais bien qu'un ministre de Jésus-Christ doit en général invoquer l'autorité divine de la Bible et non la prouver, et que le meilleur moyen de vous la faire reconnaître pour « l'épée du Saint-Esprit, » c'est de vous en percer le cœur. Mais je crois utile de montrer une fois à ceux qui ont le malheur de douter, que la Bible possède des marques d'inspiration tout autrement évidentes qu'ils ne l'ont jamais pensé peut-être ; et quant à ceux qui sont déjà tout persuadés là-dessus, je n'aurai pourtant pas parlé en vain pour eux, s'ils reconnaissent encore mieux par ce discours, comme Théophile par l'Évangile de saint Luc, « la pleine certitude des choses dont ils ont été informés. »

Ceux qui doutent ont coutume de s'en prendre à leur intelligence. L'Évangile parle à votre conscience,

il remue votre âme, votre cœur à demi gagné ne demanderait qu'à se rendre ; mais l'intelligence n'est pas satisfaite, et la foi ne va pas, selon vous, sans une sorte de crédulité. Eh bien, n'en appelons, si vous le voulez, qu'à l'intelligence, et laissant à l'écart ces preuves de sentiment qui sont les plus puissantes de toutes, montrons que cette crédulité que vous prêtez au croyant se trouve au contraire du côté de l'incrédule.

J'ai l'air d'avancer un paradoxe. Comment serait-on crédule en ne croyant pas ? Qu'on nomme l'incrédulité présomption, abus de la raison, cela se conçoit ; mais l'appeler crédulité, c'est un contre-sens. Je l'appelle crédulité, et croyez que je ne fais point ici un jeu de mots ; je parle sérieusement et je nomme chaque chose par son nom. L'incrédule ne croit pas, dites-vous ? Il ne croit pas ce que croit le chrétien ; mais il croit à son tour autre chose que le chrétien ne croit pas. La Bible existe. Elle vient de quelque part, de Dieu ou des hommes. Le chrétien dit : Elle est de Dieu et non des hommes ; c'est la croyance du chrétien. L'incrédule dit : Elle est des hommes et non de Dieu ; c'est la croyance de l'incrédule. Chacune de ces deux croyances a ses difficultés. Quelque position que nous prenions, il y aura partout des obscurités pour nous, parce qu'étant des êtres créés, nous ne nous trouvons pas placés dans ce centre éternel des choses duquel seul on peut les contempler toutes sans éclipse ;

il faut être au soleil pour ne voir point d'ombres. Cela étant, comment un homme sage doit-il se déterminer entre la foi et l'incrédulité? Il doit choisir, entre ces deux croyances, non celle qui est exempte de toute difficulté, ce serait poursuivre une chimère, mais celle qui en offre le moins. La croyance du chrétien a des difficultés, dites-vous, et là-dessus vous rejetez l'Évangile. Mais les difficultés de votre propre croyance, qu'en faites-vous? Que si vous veniez à comprendre aujourd'hui que les premières sont beaucoup moins considérables que les secondes, ne serions-nous pas fondés à dire alors que la crédulité est du côté de l'incrédule? Eh bien, ce que je viens de supposer, c'est la vérité même; les choses que le chrétien croit et que l'incrédule nie, sont beaucoup moins incroyables que celles que nie le chrétien et que croit l'incrédule; ou pour parler plus exactement, les unes n'ont d'obscurités que celles auxquelles on doit s'attendre sur un tel sujet, tandis que les autres renferment des absurdités auxquelles un homme de sens ne pourra croire qu'à la condition de fermer les yeux.

Cette assertion sera trouvée vraie par quelque côté qu'on regarde la Bible. Mais, pour être plus clair, prenons-en un seul sur lequel nous concentrerons toute notre attention. Choisissons les prophéties, et plus spécialement celles qui annoncent le Messie dans l'Ancien Testament, et montrons que ce que croit le chrétien au sujet des prophéties est infiniment plus facile

à admettre que ce que croit l'incrédule sur le même article.

Que croit en effet le chrétien au sujet des prophéties? Il croit qu'il y a dans l'Ancien Testament des prédictions qui se sont accomplies en Jésus-Christ, cinq cents, huit cents, mille, quinze cents ans après qu'elles avaient été écrites, ce qu'il explique en disant que « la prophétie n'a point été apportée autrefois par la volonté humaine, mais que les saints hommes de Dieu ont parlé, poussés par le Saint-Esprit. » Cette croyance a ses points obscurs, nous en convenons. C'est une chose étonnante que le souverain maître du monde ait daigné se révéler à ses créatures égarées, coupables, rebelles. C'est une chose étonnante que, résolu de nous parler, ce Dieu qui tient à sa disposition les cieux et la terre, ait choisi pour son organe de pauvres hommes pécheurs. C'est une chose étonnante qu'il ait pris tous ses prophètes chez un des peuples les plus ignorés de la terre, et qu'après avoir attendu deux mille ans pour appeler ce peuple à l'existence dans la personne d'Abraham, il en ait attendu deux mille autres pour lui donner le Messie qu'il lui avait promis. C'est une chose étonnante que ces prophètes aient été tout à la fois « sujets aux mêmes infirmités que nous » et dépositaires de la vérité divine, et qu'il y ait tant de différence et tant de ressemblance tout ensemble entre leurs écrits et ceux des autres hommes. Et que de sujets d'étonnement encore! Véri-

tablement, la persuasion du chrétien sur l'inspiration des prophètes a de grands mystères. Mais elle n'a pourtant rien de contraire à aucun principe incontestable ni à aucun fait démontré. Car, remarquez-le bien, tout ce qu'elle a de difficile à admettre se rapporte à la volonté de Dieu, à ses desseins et, si l'on ose ainsi parler, à son caractère, c'est-à-dire à des choses qui appartiennent au monde invisible et sur lesquelles nous pouvons aisément nous tromper, parce qu'elles ne tombent pas sous l'observation et n'entrent pas dans le domaine de l'expérience. Si je crois que Dieu a voulu se révéler au genre humain en inspirant des prophètes, libre à vous sans doute de penser qu'il ne l'a pas voulu, et que ni ce but ni ce plan ne s'accordent avec sa sagesse ou avec sa grandeur. Mais que pouvez-vous affirmer là-dessus? Êtes-vous entré dans les conseils de Dieu? Connaissez-vous à fond ses pensées? Vous n'avez à m'opposer que vos idées et vos conjectures. Il me semble, je présume, je sens, je suis porté à croire, voilà le seul langage qui vous soit permis en combattant ma persuasion; et vous ne sauriez aller plus loin, nier absolument, taxer ma foi d'erreur manifeste et de déraison, sans vous rendre coupable vous-même d'une étrange témérité. En peut-on dire autant de votre persuasion, à vous qui croyez que les prophètes n'ont pas été inspirés? Non, et vous allez vous convaincre qu'elle est contraire, je ne dis pas à des conjectures sur le monde invisible, mais à ce qu'il y

a de plus certain et de mieux constaté dans le monde visible, mais aux données les plus positives de l'observation, de l'expérience et de l'histoire.

Car, que croit l'incrédule au sujet des prophéties ? Membres de cette assemblée qui ne voulez pas que les écrivains de l'Ancien Testament aient été inspirés de Dieu, comment expliquez-vous l'accomplissement de leurs prédictions ? Car enfin, qu'il y ait dans l'Ancien Testament des prédictions relatives à un prophète futur, et que l'histoire de Jésus-Christ, telle qu'elle nous est rapportée dans le Nouveau Testament, réponde à ces prédictions, c'est un fait incontestable pour quiconque a des yeux. Nous en rendons raison sans peine par l'inspiration ; mais vous, qui ne l'admettez pas, quelle autre explication avez-vous pour le rapport que vous ne pouvez méconnaître entre la prophétie et l'événement ?

Vous trouvez la question bien pressante. Votre explication, votre explication.... mais vous n'en avez peut-être aucune. Vous n'avez peut-être jamais cherché la solution de ce problème, jamais songé qu'il y eût là un problème à résoudre. Il vous a paru impossible que Dieu inspirât des hommes pour prédire l'avenir, et vous vous êtes contenté d'affirmer cette impossibilité bien fort, sans vous mettre en peine de savoir si l'histoire et la Bible ne prouvent pas que Dieu a fait ce que vous déclarez hardiment qu'il ne saurait faire. S'il en est ainsi, vous avez agi comme ce cam-

pagnard qui, entendant soutenir que la terre se meut autour du soleil, répond : « Impossible ! je vois le soleil « se lever et se coucher, et pour certain je sens que la « terre est ferme sous mes pieds. » Vous lui apportez des preuves, vous lui citez des observations qui démontrent que les apparences lui font illusion, et que c'est la terre qui tourne et non le soleil. « Impossible ! répond-il encore ; je vois, je sens qu'il en est autrement. » C'est un parti pris, c'est une fin de non-recevoir qu'il oppose à tous vos arguments ; en vain sont-ils irrécusables, il n'a point d'yeux pour voir, point d'oreilles pour entendre. Je vous le demande, lequel est le plus crédule, ou ce paysan, *incrédule* au mouvement de la terre et qui ne veut rien savoir contre son opinion arrêtée, ou vous, *croyant* à ce mouvement à cause de ce que vous avez observé, vu, entendu ? Par une raison semblable, si vous n'avez pas même pris le soin d'examiner le problème des prophéties, le crédule, entre nous deux, ce n'est pas moi, qui regarde, qui écoute, et qui, ne prenant conseil que des faits, les laisse sans résistance me conduire où ils voudront ; mais c'est vous, qui n'avez point d'yeux ni d'oreilles pour cet examen, et qui vous formez, avant de consulter les faits, une opinion que vous ne leur permettez pas ensuite d'ébranler. Et comme les sages de ce monde accusent les serviteurs de Dieu de mysticisme, j'ajouterai que, si le mystique est un homme qui se conduit par des

sentiments vagues et indéfinissable plutôt que par des raisons claires et solides, le mystique, entre nous deux, ce n'est pas moi, qui crois à l'inspiration des prophètes, comme Newton au mouvement de la terre, parce que je n'ai pas d'autre manière de faire droit aux données de l'observation; mais c'est vous, qui vous laissez entraîner à une opinion contraire par des motifs, dirai-je? ou par des instincts tels que ceux-ci : Je ne puis concevoir, indigne de Dieu, impossible. Je parle à des hommes qui connaissent l'histoire des sciences. N'est-il pas vrai que le jour où elles ont commencé de mériter leur nom est celui où le grand Bacon a posé cette règle féconde : « Observe d'abord les faits, et cherche ensuite la théorie qui les explique le mieux, » tandis qu'on avait coutume jusqu'à lui d'imaginer d'abord une théorie, avec laquelle on conciliait ensuite les faits comme on pouvait et si on pouvait? Eh bien, je procède en religion selon la méthode de Bacon, donnant l'observation pour base aux principes, et vous procédez selon l'ancienne méthode, imaginant les principes à l'avance sans égard pour l'observation.

Mais je vous fais tort. Vous avez cherché, vous avez trouvé un moyen d'expliquer sans intervention divine l'accord de l'événement avec la prophétie. Voyons cette explication, et sachons si elle est plus croyable que celle du chrétien.

Nous direz-vous que l'événement a pu cadrer avec

la prophétie fortuitement et sans combinaison ? Par un coup du hasard, auquel la prévoyance humaine a pu venir en aide, certaines prédictions des prophètes juifs se trouvent accomplies en Jésus-Christ, comme elles auraient pu s'accomplir dans un autre, et comme on les trouverait peut-être en effet accomplies ailleurs, si l'on cherchait bien. Cette coïncidence, qui ne serait pas rigoureusement impossible quelque abondante et quelque précise que fût la prédiction, est rendue ici plus croyable par le langage voilé et métaphorique des prophéties, qui laisse beaucoup de latitude dans l'application qu'on en voudra faire. Est-ce là votre explication, une rencontre fortuite ? Examinons-la sans prévention.

J'accorde que l'on voit en ce genre des choses singulières et comme des caprices de la fortune, dans lesquels nous ne songeons pas plus que vous à chercher une intervention divine. Et sans m'arrêter à cette réponse de l'oracle de Delphes à Crésus : « Si tu fais la guerre à Cyrus, tu ruineras un grand empire, » prédiction qui fut réalisée par la chute de Crésus lui-même, mais qui était conçue de telle sorte qu'elle ne pouvait guère manquer de se réaliser d'un côté ou de l'autre ; ni à ce passage du tragédien Sénèque où l'on a cru trouver annoncée la découverte de l'Amérique ; ni à cet endroit du Tasse dans lequel on a voulu voir un pressentiment de la révolution française, je vais droit au fait le plus étrange de cette nature qui me soit

connu dans l'histoire ancienne ou dans l'histoire moderne : je veux parler de la prédiction de Vettius Valens. L'augure Vettius Valens, qui a vécu environ cent ans avant Jésus-Christ, paraît avoir déclaré que s'il était vrai que Romulus, consultant le vol des oiseaux avec son frère Rémus, eût vu douze vautours, ce signe devait marquer que la puissance romaine durerait douze siècles. Or, depuis la fondation de Rome qu'on place vers l'an 753 avant J.-C., jusqu'à la chute de l'empire d'Occident qui arriva en 475, il s'est écoulé en effet à peu près douze cents ans.

Le grammairien Censorinus qui nous rapporte ce fait n'est pas suspect de fraude, puisqu'il a écrit lui-même longtemps avant la chute de l'empire. Il s'appuie d'ailleurs sur le témoignage de l'historien Varron, et personne, que nous sachions, n'a soupçonné d'interpolation dans cet endroit. On ne peut donc guère s'empêcher de reconnaître ici quelque chose de singulier ; et sans discuter l'opinion de certains théologiens qui admettent une intervention de l'esprit malin dans les oracles de l'antiquité, je consens à ne voir ici avec vous qu'un jeu de la fortune, qui, tout en laissant tomber à terre la multitude des pressentiments et des présages qui ont cours dans le monde, s'amuse, si l'on peut ainsi parler, à en vérifier quelques-uns. On oublie tous les autres, et l'on ne retient que ceux-là.

Mais vous devez convenir aussi qu'il pourrait y avoir

telle prophétie trop précise et trop abondante pour qu'on pût la comparer à celle de Vettius Valens et en expliquer l'accomplissement par une rencontre fortuite. Sans doute, cet accomplissement n'est pas rigoureusement impossible, si l'on entend seulement par là qu'il n'implique pas contradiction ; mais il peut être néanmoins tellement incroyable qu'un homme raisonnable n'y croira jamais. Il n'est pas non plus rigoureusement impossible que « des caractères d'imprimerie « projetés au hasard donnent une Énéide toute arrangée ; » et cependant, si l'on venait vous dire que cela est arrivé, « vous ne daigneriez pas faire un pas « pour vérifier le mensonge ¹. » Supposez, par exemple, qu'au lieu de s'être accompli au milieu d'une foule de présages démentis par l'événement, et dès lors tombés dans l'oubli, l'augure de Vettius Valens fasse partie d'une longue série de présages, qui aient commencé avec la fondation de Rome ; qui aient passé de main en main en se développant et en s'éclaircissant de siècle en siècle ; qui aient été recueillis l'un après l'autre dans des livres gardés avec des précautions infinies ; qui aient marqué la chute de l'empire romain, en entrant dans le détail des événements qui devaient la préparer, l'accompagner et la suivre ; et qui aient fini par se réaliser tous à l'époque annoncée, sans qu'on en puisse trouver un seul en défaut : dans cette supposition, la rencontre fortuite vous satisferait-

¹ Rousseau, *Profession de foi du vicaire savoyard*.

elle encore? Ne l'appelleriez-vous pas impossible, insoutenable, absurde? Eh bien, nous avons tout cela, nous avons plus encore dans la prophétie messianique de l'Ancien Testament.

Cette prophétie part de la vocation d'Abraham, disons mieux, de la création du monde. Dès l'ouverture de la Genèse, aussitôt après la chute de l'homme, une délivrance est annoncée, mais obscurément et dans un avenir lointain : « la semence de la femme brisera « la tête du serpent ¹, » et le sacrifice d'Abel préfigure l'immolation d'une victime future. Puis, quand la terre se repeuple après le déluge, Dieu daigne promettre encore à Noé, père de la race nouvelle, une bénédiction spirituelle, dont le salut qu'il vient de trouver dans l'arche lui est un gage sensible ². Cette bénédiction doit se perpétuer dans la famille de Sem, son fils, en attendant qu'elle s'étende aussi à celle de Japhet. Comme Abel, Noé répond à la promesse par le sacrifice ³. Cela vous paraît encore obscur, mais avancez. Abraham vient au monde deux mille ans après la création, et deux mille ans avant Jésus-Christ; et Dieu traite avec lui une alliance garantie

¹ Gen. III, 15; Ap. XII, 9; 1 Jean III, 8.

² Gen. IX, 26, 27. Un examen attentif de cette prédiction fait reconnaître qu'il y est question essentiellement de bénédictions spirituelles. Remarquez que le nom qui est ici donné au Dieu de Sem est celui de *Jéhovah*, que Dieu n'a pris qu'en se révélant aux hommes et en traitant alliance avec eux (Exode III, 15). Il ne le porte pas au verset suivant, dans la promesse qui est faite à Japhet.

³ Gen. VIII, 20.

par un signe visible¹, et toujours appuyée sur le sacrifice². C'est alors que le réparateur à venir commence à être plus clairement prédit, ainsi que l'œuvre qu'il doit accomplir. Le pays et le peuple du Messie sont déjà marqués au XII^e chapitre de la Genèse. Il doit naître dans la famille d'Abraham et dans le pays de Canaan, que Dieu donne à Abraham tout exprès, non pour lui, mais pour sa postérité, et plus de quatre cents ans à l'avance. C'est cette promesse qui conduit Abraham en Palestine; c'est elle qui y ramène ses descendants après un exil de plusieurs siècles en Égypte; c'est elle enfin qui sert de fondement à l'histoire du peuple juif, disons mieux, c'est elle qui forme seule ce peuple, ce qui a fait dire à Pascal : « Il y a « bien de la différence entre un livre que fait un par-
« ticulier et qu'il jette parmi le peuple, et un livre qui
« fait lui-même un peuple. » Otez de l'histoire romaine l'augure de Vettius Valens, qu'est-ce qu'elle y perd? rien qu'une anecdote intéressante, et bien des gens ont appris l'histoire romaine sans avoir entendu parler de Vettius Valens. Mais l'histoire des Juifs sans le Messie, c'est un corps sans âme, je ne dis pas assez, c'est une contradiction dans les termes. Les Juifs sont le peuple du Messie; et sans la prophétie du Messie vous ne pouvez expliquer ni l'origine, ni le développement, ni l'établissement, ni les destinées, ni

¹ Gen. XVII, 4-10. — ² Gen. XV, 8, 9. Ici c'est Dieu lui-même qui prescrit le sacrifice. — Voyez Ps. L, 5.

la religion, ni les coutumes, ni les lois de ce peuple unique, dont le caractère distinctif a toujours été, est encore aujourd'hui, d'attendre le Messie. Ici donc vous avez une prophétie compacte, immense, séculaire, comprenant les quatre mille ans qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ. Et pourtant je n'en ai montré que les premières lueurs. Laissez-le croître, « ce « jour du Christ » dont le seul crépuscule a suffi à Abraham pour le faire « tressaillir de joie ¹ ; » et vous le verrez grandir jusqu'à ce qu'il brille en son midi, et qu'il enveloppe de ses rayons la terre entière. Après Abraham, vous pouvez suivre le cours de la prophétie, se déroulant d'âge en âge et de prophète en prophète durant deux mille ans, jusqu'à ce qu'elle vienne enfin aboutir à Jésus-Christ, en qui elle s'accomplit tout entière, et dont le nom signifie en grec Jésus Messie. Chacun des écrivains de l'Ancien Testament semble n'arriver à son tour que pour ajouter une ligne à ce tableau, où vous pouvez lire successivement dans lequel des peuples sortis d'Abraham, dans quelle tribu de ce peuple, dans quelle famille de cette tribu, dans quel lieu, dans quel temps le Messie doit paraître, avec tout ce qui doit lui arriver et la révolution unique qu'il doit opérer dans le monde.

Car autant la prophétie messianique est étendue, autant elle est précise. C'est peu qu'elle embrasse un si grand nombre de siècles, et qu'elle demeure dans

¹ Jean VIII, 56.

tous les temps si semblable à elle-même qu'un apôtre a pu la définir tout entière « le témoignage de Jésus ¹ ; » il faut ajouter qu'elle entre dans le détail des faits, et qu'elle déclare jusqu'aux moindres circonstances dans les plus grands événements. Non contente d'annoncer un Messie et son royaume, elle prend soin de caractériser ce Messie par des signes si peu équivoques qu'il ne faudra qu'avoir des yeux pour le reconnaître lorsqu'il sera venu. Savez-vous qu'on pourrait composer une histoire anticipée du Christ avec les seules prédictions de l'Ancien Testament? Savez-vous que Daniel désigne le nombre des années qui s'écouleront depuis un édit autorisant les Juifs à rebâtir leur ville, jusqu'à l'apparition du Messie, soixante-dix semaines ² ; Aggée, un édifice où il doit se montrer, et qui doit être détruit bientôt après sa mort, le second temple ³ ; Michée, la ville où il doit naître, Bethléhem ⁴ ; plusieurs prophètes, la ligne de ses ancêtres, Abraham, Isaac, Jacob, Juda, et ainsi en suivant jusqu'à David et au delà ⁵ ; d'autres enfin, les faits de sa vie et les circonstances de sa mort, les trente pièces d'argent dont on doit payer son sang, l'anon sur lequel il doit entrer dans Jérusalem, le vinaigre mêlé de fiel dont il doit être abreuvé dans sa soif ⁶, et les événements mêmes qui doivent précéder son ministère, comme l'envoi d'un précurseur ⁷,

¹ Apoc. XIX, 20. — ² Dan. IX, 24-27. — ³ Agg. II, 6-9; Dan. IX, 27. — ⁴ Mich. V, 2. — ⁵ Gen. XII, 3; XXII, 13; XXVI, 3, 4; XXVIII, 14; Nomb. XXIV, 17; Gen. XLIX, 10; Es. XI, 1; Jér. XXIII, 15, etc. — ⁶ Ps. XLI, 9; Zach. XI, 12, 13; IX, 9; Ps. LXIX, 22. — ⁷ Mal. III, 1; Es. XL, 3-5.

ou suivre sa mort, comme la réjection des Juifs et la vocation des Gentils¹ ? Mais des prédictions si nombreuses et si disséminées ne sont pas faciles à recueillir et à comparer avec l'événement. Pour que vous puissiez vérifier par vos propres yeux ce que je viens de dire sur la spécialité de certaines prophéties, je veux me borner à deux endroits de l'Ancien Testament que je vous invite à lire vous-mêmes, le psaume XXII^e et le chapitre LIII^e d'Ésaïe.

Dans le psaume XXII^e, vous entendez le Messie priant ainsi : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Vous le voyez dans une affreuse agonie, les mains et les pieds déchirés, entouré de méchants qui insultent à son supplice, et qui disent en branlant la tête : « Il s'abandonne à l'Éternel ; que l'Éternel le délivre et le retire, puisqu'il prend son bon plaisir en lui. » Ses vêtements sont partagés entre ses meurtriers, et ils jettent le sort sur sa robe. Toutefois Dieu le délivre, et le souvenir de son abaissement deviendra pour toutes les nations une occasion de se convertir et de se prosterner devant le Seigneur, dont le règne s'établira sur toute la terre par cet étrange commencement. Mais cela même est peu de chose auprès du LIII^e chapitre d'Ésaïe, que la pieuse antiquité a nommé *un cinquième Évangile*. Là vous trouvez annoncés les paradoxes de l'histoire messianique, s'il est permis d'appeler ainsi certains traits qui

¹ Es. XLIX, 5-7.

doivent se trouver rassemblés dans la personne et dans l'histoire du Messie, et qui paraissent si opposés entre eux qu'on a peine à concevoir comment ils pourront subsister ensemble. Il est le serviteur de l'Éternel ; il doit être fort exalté, glorifié, élevé au-dessus des nations et des rois eux-mêmes¹ ; et pourtant il est le plus méprisé, le plus rejeté d'entre les hommes, jusque-là qu'on se détourne pour ne pas le voir. Frappé comme un criminel indigne, abandonné des hommes, et en apparence de Dieu même, il doit s'offrir en victime pure d'expiation pour les péchés de ses disciples et pour ceux de tout le monde. Condamné par une sentence inique, et pressé d'injustes réclamations, il subira son supplice sans se plaindre, sans répondre, comme un agneau qu'on mène à la boucherie. Il est mort, et le voici qui vit éternellement ; il a été mis au rang des malfaiteurs, et le voici qui est justifié et couvert de gloire. Cette ignominie et cette gloire se touchent, et destiné à être enseveli avec les méchants parmi lesquels il a péri, il est déposé dans le sépulcre honorable réservé au riche. Enfin, après avoir été rejeté et mis en langueur durant sa vie, il sera cru et honoré après sa mort ; c'est quand tout semblera perdu que son triomphe sera complet, et qu'il sera élevé parmi les hommes comme leur libérateur et leur Sauveur.

¹ Le fragment d'Ésaïe que nous rappelons ici commence au chapitre LII, v. 13. C'est de là qu'on aurait dû faire partir le chapitre LIII.

Maintenant, je vous le demande au nom de la candeur et de la bonne foi, si tout cela s'est accompli en Jésus de Nazareth, comme vous le savez et comme vous pouvez achever de vous en convaincre en lisant le Nouveau Testament, tout, depuis les événements les plus considérables jusqu'aux moindres détails, et depuis les circonstances les plus communes jusqu'aux singularités les plus incroyables; si nous pouvons vous défier de nous montrer dans tous les signes que l'Ancien Testament a donnés pour reconnaître le Messie un seul trait qui soit contredit par l'histoire de Jésus-Christ, — osez-vous parler encore de rencontre fortuite? Sont-ce là de ces prédictions vagues et générales, que le hasard a pu se charger de réaliser, et auxquelles on pourrait trouver quelque autre accomplissement en cherchant bien? Mais trouvez-m'en donc un autre, ou seulement l'ombre d'un autre! Vous avez tout le champ de l'histoire devant vous. Montrez-moi dans toutes les annales du genre humain un autre que Jésus-Christ, en qui ces traits, qui ne sont après tout qu'une faible portion de la prophétie, se trouvent rassemblés tant bien que mal : un homme qui soit né sur la terre de Canaan, à Bethléhem, dans la famille de David, 490 ans après un édit qui rétablissait les Juifs, au temps que le second temple était debout, mais peu avant sa destruction; un homme qui, rempli de sagesse, de justice et de vérité, ait été méconnu, trahi par un ami, vendu pour trente pièces d'argent,

abreuvé de vinaigre dans sa soif, crucifié comme un brigand et pourtant enseveli comme un riche ; enfin, qui se soit vu tout ensemble le plus abaissé des hommes et le plus honoré, et qui, rejeté de son vivant, cru seulement après sa mort, ait opéré dans le monde une révolution universelle, et fondé sur la terre un royaume qui subsiste et qui s'étend sur les ruines des plus puissantes monarchies !

Je sais bien ce qu'on a répondu à cela, et c'est la seule réponse qu'on puisse tenter d'y faire. Les prophéties, dit-on, ne sont pas aussi claires que je les suppose, et au lieu qu'elles auraient dû être conçues en termes aussi lucides que l'histoire, elles sont enveloppées pour la plupart d'un langage mystérieux et figuré, et d'ailleurs engagées de telle sorte dans le récit des événements contemporains qu'on a peine à démêler le présent d'avec l'avenir. Que le langage de la prophétie ne soit pas aussi lucide que celui de l'histoire, je l'accorde ; et cela devait être, par la raison toute simple que la prophétie n'est pas de l'histoire, non plus que l'histoire n'est de la prophétie. Mais je soutiens, et cela suffit à mon dessein que, telles qu'elles sont, elles ont assez de clarté, non-seulement pour qu'on puisse, après l'événement, reconnaître qu'elles l'avaient annoncé, mais encore pour qu'on ait pu, avant l'événement, le pressentir d'après la prophétie. A défaut de la preuve que j'en pourrais donner par l'examen de la prophétie, j'en donne une

autre plus courte et plus décisive : c'est que ces mêmes prophéties, qui ne sont pas comprises de vous aujourd'hui, l'ont été avant l'événement, oui, avant la venue de Jésus-Christ, par les Juifs auxquels elles étaient adressées. Ils avaient compris d'abord qu'il devait venir un Messie au monde, puisqu'ils l'ont toujours attendu, comme ils l'attendent encore, sur la foi de leurs prophètes. Ils avaient compris que ce Messie devait sortir de David; car ils l'appelaient, nous le voyons dans le Nouveau Testament, comme ils l'appellent encore, le fils de David. Ils avaient compris qu'il devait naître à Bethléhem; car leurs docteurs le firent connaître à Hérode par la prophétie de Michée, et c'est pour cela qu'Hérode massacra les enfants de Bethléhem. Ils avaient compris même que le Messie devait naître dans le temps auquel Jésus-Christ est né. Ils l'avaient si bien compris, et depuis si longtemps, que leur sentiment sur ce point s'était communiqué aux nations voisines et dans toute l'étendue de l'empire romain. L'histoire du Nouveau Testament nous montre cette attente généralement répandue chez les Juifs, et les historiens profanes eux-mêmes nous font connaître que le bruit en était venu jusqu'à Rome, où l'on ne savait qu'en penser. Témoin ce fameux passage de Tacite, dans son récit du siège de Jérusalem : « S'il
« en faut croire un grand nombre d'hommes, il était
« écrit dans les anciens livres des prêtres que dans ce
« même temps l'Orient devait acquérir la prépondé-

« rance, et l'empire échoir à des hommes sortis de la « Judée¹. » Ce témoignage est corroboré par celui de Suétone, qui dit en parlant également du règne de Vespasien : « C'était une opinion ancienne, constante « et répandue dans tout l'Orient, que les devins pro- « mettaient l'empire pour cette époque à des hommes « sortis de la Judée². »

Après cela, j'ai droit de conclure que les prophéties de l'Ancien Testament ne sont pas si obscures qu'on ne puisse affirmer qu'elles s'accordent avec l'histoire du Nouveau ; et cet accord, une fois reconnu, ne peut pas s'expliquer par une coïncidence fortuite. La prophétie est à la fois trop considérable et trop circonstanciée. Pour moi du moins, je déclare, après y avoir mûrement réfléchi, que ne voir dans le rapport de l'événement avec la prophétie qu'une coïncidence fortuite, ce serait admettre une supposition si déraisonnable, qu'entre elle et les difficultés de la foi je ne balance point ; et si je n'ai pas d'autre explication pour l'accomplissement des prophéties, je suis contraint d'être croyant pour n'être pas crédule.

Reste à savoir si, tout en admettant ici une combinaison intelligente, on ne devrait pas attribuer cette combinaison aux hommes plutôt qu'à Dieu. Des hommes intéressés à nous faire croire que Jésus-Christ avait été annoncé depuis des siècles, n'auraient-ils pas tellement disposé de la prophétie ou de l'événement,

¹ Hist., liv. V, ch. 13. — ² Liv. I, ch. 4.

qu'ils les missent en harmonie l'un avec l'autre? Cela pouvait se faire de deux manières. Si la prophétie existait déjà dans l'Ancien Testament, les apôtres ont pu arranger les événements tout exprès pour la réaliser; ou si la prophétie n'existait pas, ils ont pu la composer, après les événements accomplis, tout exprès pour qu'elle parût les annoncer. Au surplus, on ne leur en fait pas un crime; s'il y a eu de la fraude chez eux, c'était une fraude désintéressée, une fraude pieuse.

Une fraude pieuse! Que cette association de mots sonne mal à des oreilles chrétiennes! C'est comme si l'on parlait d'un vol honnête ou d'un assassinat charitable. Véritablement, il faut que je fasse violence à ma raison autant qu'à mon cœur, pour discuter de sang-froid si les auteurs du plus saint et du plus naïf de tous les livres ont usé de fraude, pieuse ou non, pour prêcher sous la croix un maître crucifié! Mais je veux tout examiner, et si nous mettons leur sincérité en question, elle en éclatera avec plus de splendeur quand nous ferons voir quelle contradiction ce soupçon renferme et quelle crédulité il suppose. Je consens qu'ils aient voulu ou arranger l'événement pour la prophétie, ou composer la prophétie pour l'événement. L'ont-ils pu? cette question me suffit.

Et d'abord, les apôtres ont-ils pu arranger l'événement pour la prophétie? Mais comment cela? Est-ce en dirigeant l'histoire de Jésus-Christ, je veux dire, en

faisant arriver les principaux faits de sa vie de telle sorte qu'ils se trouvassent répondre à des prédictions de l'Ancien Testament?

J'avoue qu'il y a telle prédiction de détail pour laquelle cela pourrait se faire. On conçoit, par exemple, que le prophète Zacharie ayant annoncé que le Messie entrerait à Jérusalem « assis sur un ânon, poulain « d'une ânesse, » on ait pu faire entrer Jésus à Jérusalem sur cette humble monture, pour avoir sujet de dire : Voici l'accomplissement de la prophétie de Zacharie. Mais pouvait-on faire quelque chose de semblable pour la prophétie entière? Songez-y, mes chers auditeurs : une prophétie qui renferme tout un système de prédictions, les unes relatives aux plus grands événements, les autres aux circonstances les plus petites ; une prophétie qui porte non-seulement sur toute la vie d'un homme, et cet homme le Messie, mais encore sur ce qui devait arriver avant et après ; l'impossibilité est criante. Il y avait des prédictions qui se rapportaient à l'enfance du Messie, à sa naissance, à la mission d'un prophète qui devait le précéder. Avait-on choisi Jésus pour en faire le prétendu objet des prophéties, avant qu'il fût au monde? L'avait-on fait naître tout exprès à Bethléhem? Avait-on envoyé devant lui un faux précurseur, et fait un Jean-Baptiste, en attendant qu'on fit un Jésus-Christ? Il y avait des prédictions qui annonçaient au Messie de grandes douleurs et une mort affreuse. Était-on si assuré de la

complaisance de Jésus, qu'après l'avoir choisi sans son aveu on pût compter sur lui pour soutenir jusqu'au bout son personnage, et pour se faire haïr, persécuter, maltraiter, crucifier? Mais il y avait enfin bien des prédictions qui concernaient les ennemis du Messie. Quand les soldats romains clouaient Jésus à la croix et lui perçaient les mains et les pieds, suivant le psaume XXII^e; quand les scribes et les pharisiens accomplissaient mot pour mot une autre partie de ce psaume, en raillant Jésus jusque sur la croix; quand les Juifs rejetaient Jésus et demandaient sa mort, et puis, à quelques jours de là, se convertissaient par milliers et l'adoraient comme leur Seigneur et leur Dieu, — ces soldats, ces pharisiens, ces Juifs étaient-ils aussi du complot? et ne faisaient-ils tout cela que pour obéir aux apôtres?

Achievez de sentir tout ce qu'il y a d'insoutenable dans votre hypothèse, en essayant d'une hypothèse semblable pour notre temps. Supposez qu'on déterre aujourd'hui un manuscrit, datant du XII^e siècle, où il soit prédit qu'il naîtra, six cents ans plus tard, à Ajaccio en Corse, un homme qu'une révolution terrible rendra maître de la France; qui portera ses armes depuis le Rhin jusqu'au Nil, et remplira le monde entier du bruit de son nom; qui vaincra l'Europe coalisée à Marengo, à Austerlitz, à Iéna; qui se verra tout à coup arrêté au milieu de ses exploits, et brisera sa puissance dans une dernière entreprise contre un

grand monarque du Nord ; enfin qui , après un court exil , remontera sur le trône , en retombera encore et s'en ira mourir dans une île lointaine et déserte. Supposez encore que certaines personnes concluent de là que l'auteur de ce manuscrit a eu l'esprit de prophétie. Que penseriez-vous de quelqu'un qui prétendrait leur fermer la bouche en disant : Je sais le fond de ce mystère ; tout cela n'est qu'un coup monté ; une société secrète, ayant connaissance de la prédiction et voulant la faire passer pour une prophétie , a fait arriver tous ces événements à dessein de la vérifier ?

Mais si l'on ne peut admettre que les apôtres aient dirigé l'histoire de leur maître, n'ont-ils pu l'inventer ? et la partie de cette histoire qui correspond à la prophétie ne serait-elle pas supposée ? Qui les empêchait de mentir ?

Qui les en empêchait ? C'était tout le monde. C'était l'histoire, qui, dans un temps aussi bien connu que celui de Jésus-Christ, au temps d'Auguste, de Tibère, de Tacite, de Suétone, n'eût jamais accredité un tel mensonge chez toutes les nations, sans que personne y contredit et sans qu'on pût rencontrer aucun vestige des véritables événements. C'étaient surtout les Juifs, au milieu desquels Jésus avait vécu, en présence desquels les apôtres ont commencé de prêcher, et qui étaient aussi opposés aux disciples qu'ils l'avaient été au maître. Aurait-on laissé les apôtres attribuer fausement à Jésus, je ne dis pas telle ou telle action, mais

une histoire tout entière, et quelle histoire ! sans réclamer contre une aussi audacieuse imposture ? Et tandis qu'on ne cherchait que des occasions contre eux, eût-on négligé un moyen si facile de les confondre devant tout le peuple ? Ce sont là de ces pensées qui peuvent bien monter dans l'esprit d'un homme, quand il essaye de toutes les hypothèses successivement, mais qui ne sauraient soutenir un quart d'heure de réflexion. Je reviens à la prétendue prophétie de Napoléon. Vous traiteriez de fou un homme qui voudrait qu'on eût fait arriver exprès pour l'accomplir toute l'histoire de ce grand homme. Mais penseriez-vous beaucoup plus favorablement de celui qui se tirerait de la difficulté en disant que cette histoire pourrait bien n'être qu'un conte fait à plaisir par quelques écrivains ayant intérêt à vérifier la prophétie, et que Napoléon n'a point existé, ou qu'il n'a fait aucune des actions qu'on lui prête ? Et pourtant, mes frères, ce discours ne serait pas plus insoutenable que celui d'un incrédule qui accuserait les apôtres d'avoir inventé à plaisir la vie de leur Maître. J'ose dire même qu'il le serait moins à certains égards ; car, outre qu'il n'y aurait personne d'aussi intéressé à démentir les faux historiens de Napoléon que l'eussent été les Juifs à démentir ceux de Jésus-Christ, la vie de Jésus-Christ tient assurément une tout autre place dans les annales du monde que ne fait celle des plus grands hommes. Jésus-Christ est tellement nécessaire à l'histoire ancienne dont il est le

terme, à l'histoire moderne dont il est le point de départ, à l'histoire universelle dont il est le centre, qu'on ne pourrait ôter la vie de Jésus sans que tout le reste soit bouleversé, et sans que l'histoire des temps anciens et celle des temps modernes tombent pêle-mêle l'une sur l'autre. Ah ! s'il s'est rencontré quelque insensé qui a nié l'histoire de Jésus, et qui n'a voulu voir dans le récit de sa vie qu'une allégorie astronomique, le nom d'un Dupuis ne restera que pour prouver qu'il n'y a pas d'opinion si extravagante qui ne puisse trouver un esprit prévenu pour la recevoir et une science vaine pour la défendre !

On se lasse de prouver des choses trop claires. Assurément, le premier des deux moyens qu'avaient les apôtres de faire concorder la prophétie et l'événement, arranger l'événement pour la prophétie, est plus impossible encore à croire que la coïncidence fortuite. Entre les difficultés qu'il présente et celles de la foi, je ne balance point, et si je n'ai pas d'autre explication pour l'accomplissement des prophéties, je suis contraint d'être croyant pour n'être pas crédule.

Une dernière ressource demeure à l'incrédulité : c'est que la prophétie ait été composée après l'événement et pour l'événement. C'est ce que vous diriez pour cette prétendue prédiction concernant Bonaparte. Pourquoi ne le diriez-vous pas aussi pour celles de l'Ancien Testament ? Les apôtres n'ont-ils pas pu les y intercaler après coup ? Il n'est pas bien difficile de

changer le texte d'un livre ; le papier est discret, et que d'interpolations semblables l'histoire littéraire ne nous révèle-t-elle pas !

Cela leur était facile, j'en conviens, dans votre cabinet et dans votre imagination ; mais dans la réalité des choses, cela leur était-il possible ? Pensez-y.

D'abord, si vous avez lu l'Ancien Testament, vous devez savoir que les prophéties y sont si nombreuses, si bien liées entre elles et si étroitement unies à l'histoire contemporaine, qu'il eût été moins malaisé de refaire le livre entier que de les y insérer après coup. Puis, si les apôtres eussent rédigé les prophéties après coup, ne pensez-vous pas qu'ils les auraient faites plus claires ? On s'est plaint qu'elles ne le sont pas assez ; un imposteur eût pris soin de prévenir ce reproche. D'ailleurs, si les prophéties de l'Ancien Testament ont été faites après coup, comment se fait-il que les Juifs les aient comprises avant l'événement ? Où avaient-ils lu qu'un Messie leur était promis, qu'il devait descendre de David, naître à Bethléhem, et venir dans un temps déterminé ? Était-ce dans des prédictions qui n'existaient pas de leur temps et qui devaient être forgées des siècles plus tard ?

Tout cela est encore peu de chose et voici une difficulté plus sérieuse. Le papier est discret, dites-vous ; mais ce papier pourrait se trouver entre les mains d'hommes moins discrets et plus disposés à se plaindre. Qui étaient les gardiens-nés de l'Ancien

Testament? Les Juifs, et plus spécialement les sacrificateurs, les scribes, les chefs des synagogues; c'est-à-dire, d'une part, des hommes qui avaient pour le texte confié à leur religion un respect superstitieux, excessif; et de l'autre, des hommes qui venaient de crucifier Jésus-Christ. C'était entre ces mains à la fois si vigilantes et si ennemies qu'on devait aller falsifier les écritures des prophètes; et qui? les disciples de ce Jésus que les Juifs venaient de crucifier; et pourquoi? pour faire accroire au monde que celui qu'ils viennent de crucifier est leur Messie et leur Dieu!

Mais la corruption est puissante : n'a-t-on pu séduire les dépositaires de l'Ancien Testament dans Jérusalem? Les pêcheurs de la Galilée n'avaient guère de moyens de séduction. « Je n'ai ni or ni argent, » disait l'un d'entre eux; et du crédit, ils n'en avaient pas davantage. Cependant passons là-dessus. Mais quoi! séduire les dépositaires de l'Ancien Testament, songez-vous à ce que c'était? Si quelques gardes se laissent gagner pour répandre le bruit que les disciples sont venus de nuit enlever le corps de Jésus, on conçoit que ces misérables sacrifient à un peu d'or l'honneur de leur vigilance. Mais le moyen de gagner tout le sanhédrin, tous les docteurs de Jérusalem depuis le premier jusqu'au dernier, puisqu'une si audacieuse interpolation ne pouvait demeurer un secret pour aucun d'eux et qu'il n'en fallait qu'un pour l'ébruiter! Eh! si l'on pouvait acheter d'eux le droit de falsifier

leurs livres, que ne stipulait-on en même temps dans le marché la faveur de prêcher Jésus-Christ dans leur ville sans être lapidé comme saint Étienne, ou décapité comme saint Jacques?

Je le veux cependant : vous avez corrompu tout le clergé de Jérusalem. Vous n'avez rien fait. Et toutes les synagogues de la Judée? et Antioche? et Athènes? et Corinthe? et Rome? et Alexandrie? et Babylone? et ces villes sans nombre où les Juifs s'étaient répandus après la captivité, où ils habitaient et faisaient le commerce depuis plus de deux cents ans avant Jésus-Christ, et dans chacune desquelles ils avaient une synagogue où on leur lisait, chaque sabbat, Moïse et les prophètes? En vain les apôtres avaient-ils gagné les prêtres juifs de Jérusalem, s'ils ne gagnaient encore ceux de la terre entière.

Enfin, voici ce qu'il y a de plus merveilleux. Ce bouleversement des livres sacrés des Juifs se fait à la fois si universellement, que tous les exemplaires de l'Ancien Testament ont disparu de la face du monde, sans qu'il soit demeuré ni un manuscrit, ni une page, ni une ligne pour déposer contre la plus criante interpolation qui fût jamais; et dans un secret si profond, si bien gardé, que pas une langue ne s'est remuée pour se plaindre, et que le Juif abusé nous présente encore aujourd'hui avec confiance ce texte, que nos docteurs ont altéré entre les mains des siens pour le condamner, et qu'il ne fallait que laisser tel qu'il était

pour maintenir les espérances des Juifs et pour anéantir celles des chrétiens !

Ah ! pour cette fois, si je pouvais croire tout cela, je serais plus digne d'être enfermé avec des fous que de vous parler dans cette chaire. Cette troisième explication est plus inadmissible que la seconde, qui l'était plus que la première. Entre une telle accumulation d'absurdités et les difficultés de la foi, je ne balance point ; et s'il n'y a pas une quatrième explication pour l'accomplissement des prophéties, je suis contraint d'être croyant pour n'être pas plus que crédule.

Mais il n'y en a pas une quatrième possible. Car enfin, s'il n'y a pas eu rencontre fortuite de l'événement avec la prophétie, il y a donc eu combinaison intelligente de l'un avec l'autre, et cette combinaison de l'événement avec la prophétie n'a pu se faire qu'en disposant l'événement pour la prophétie ou la prophétie pour l'événement¹. C'est donc après avoir épuisé toutes les hypothèses que nous concluons, avec

¹ Cela est si vrai que nous aurions pu, au besoin, appuyer notre division sur cette fameuse phrase de Rousseau : « Pour que les prophéties fissent autorité pour moi, dit-il, il faudrait trois choses dont le concours est impossible, savoir, que j'eusse été témoin de la prophétie, que je fusse témoin de l'événement, et qu'il me fût démontré que cet événement n'a pu cadrer fortuitement avec la prophétie. » Rousseau veut avoir été témoin de la prophétie, sans doute pour être assuré qu'il n'y a pas eu de fraude dans la prédiction ; il veut avoir été témoin de l'événement, pour être assuré qu'il n'y en a pas eu non plus dans l'accomplissement ; enfin il veut qu'on lui prouve que l'événement n'a pu cadrer fortuitement avec la prophétie, sans combinaison aucune. Voilà bien, en d'autres termes, les trois explications naturelles de l'accord de l'événement avec la prédiction que nous avons discutées dans ce discours.

une évidence qui semble ne pas appartenir à ce genre de preuves, que sur l'article des prophéties l'incrédulité est une crédulité insoutenable, et à laquelle un homme de sens ne pourra jamais se résigner avec les yeux ouverts.

Voyez cependant, réfléchissez encore ; je ne veux pas vous prendre par surprise. Je n'ai pu trouver aucun moyen d'expliquer la prophétie, si Dieu n'est point intervenu ; mais vous en trouverez un peut-être. Cherchez bien, revenez sur vos pas, tournez-vous de tous les côtés ; assurez-vous que nous n'ayons pas oublié quelque porte, quelque issue par laquelle vous puissiez sauver votre sagesse, tout en retenant votre incrédulité.

Encore une fois, voilà les prophéties dans l'Ancien Testament, et en voici l'accomplissement dans l'histoire de Jésus-Christ, après un intervalle trop long pour qu'aucune sagacité humaine ait pu prévoir l'événement. Si la main de Dieu n'est pas ici, que dirai-je ? Dirai-je que la prophétie a été faite pour l'événement, et qu'elle a été insérée après coup dans le texte de l'Ancien Testament ? Si je le disais, je serais le plus crédule des hommes : j'admettrais une supposition contre laquelle tout ce que l'histoire nous rapporte des Juifs, de leurs actes, de leur caractère, de leurs vertus et de leurs vices, de leurs lumières et de leurs préjugés, se soulève et crie ; je pécherais contre toutes les lois de la critique, je me rendrais coupable d'une ab-

surdité littéraire. Décidément, évidemment, la prophétie existait dans l'Ancien Testament avant que Jésus fût né et qu'il y eût des apôtres au monde. Dirai-je qu'on a fait l'événement pour la prophétie, en l'inventant ou en le dirigeant ? Si je le disais, je serais le plus crédule des hommes : je supposerais, ou bien que le genre humain ait laissé, sans réclamation, quelques pêcheurs de la Galilée insérer dans ses annales, au plein soleil du siècle d'Auguste, la page fondamentale, l'alpha et l'oméga de l'histoire ; ou bien que ces mêmes pêcheurs de la Galilée aient fait jouer à leur fantaisie tous les ressorts de l'univers, et disposé de Jésus, de Marie, du peuple juif, de Pilate et des Romains ; je pécherais contre tout le cours de l'expérience, je me rendrais coupable d'une absurdité historique. Décidément, évidemment, le fond de la vie de Jésus ne peut s'expliquer ni par une invention ni par une direction humaine. Dirai-je enfin que cet accord de la prophétie avec l'événement, que je me tourmente à expliquer, peut n'être qu'une coïncidence fortuite, et que des paroles jetées à l'aventure par les prophètes sont tombées accomplies en Jésus-Christ, par un coup de dés de la fortune ? Si je le disais, je serais encore le plus crédule des hommes : j'attribuerais au hasard de plus grands prodiges que ceux que je refuserais au Créateur ; pour éviter le Dieu de Jésus-Christ, j'adopterais le dieu de Démocrite ; comme il fait rencontrer les atomes dans l'espace, je ferais rencontrer sur la terre

les temps, les lieux, les hommes, les choses ; je pécherais contre tout l'ordre de la nature, je me rendrais coupable d'une absurdité philosophique.

Je ne vois qu'une issue, qu'une porte par laquelle ma raison puisse s'échapper : c'est la foi. Il faut que je renie tout, raison, bon sens, nature, critique, histoire, expérience, observation, témoignage des oreilles et témoignage des yeux, ou que je reconnaisse qu'il y a entre la prophétie et l'événement un rapport qui ne vient ni du hasard ni de l'homme. Je me rappelle qu'il y a un Dieu, et tout est expliqué. Oui, la prophétie a été faite pour l'événement ! et celui qui a composé la prophétie, c'est celui qui lit dans les siècles obscurs ce que son propre esprit a résolu et que son propre bras doit accomplir. Oui, l'événement a été fait pour la prophétie ! et celui qui a arrangé l'événement, c'est celui qui fait l'histoire, et qui tient dans ses mains puissantes non-seulement les Juifs, Pilate et les Romains, mais la terre, le ciel, l'univers. Oui, la prophétie s'est accomplie par un coup de dés ! mais, selon le mot de Pascal, « les dés étaient pipés, » et celui qui les a jetés est aussi celui qui a semé les mondes dans l'espace, et qui a dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Voici enfin mon intelligence satisfaite ; me voici croyant, pour n'être point crédule, mystique, sentimental ; heureux de reconnaître après tout que la seule voie dans laquelle je donne gloire au Dieu de l'Évangile est aussi la seule dans laquelle je ne me

déshonore pas moi-même ! Telle est l'évidence de cette conclusion qu'il est impossible d'y échapper. Qu'on en juge autrement quand on n'a pas examiné, cela se conçoit ; mais qu'un homme qui a réfléchi, examiné, comparé, ne voie pas ici la main de Dieu accomplissant les prophéties en Jésus-Christ, cela est impossible, un tel homme ne se trouvera point.

Je me trompe. Il s'est trouvé des hommes, il s'est trouvé un peuple, il s'est trouvé de graves docteurs qui ont examiné, réfléchi, comparé, et qui ne sont point venus à cette conclusion. Et, chose étrange ! ce n'est pas pour échapper à l'inspiration des prophètes qu'ils ont rejeté notre sentiment ; car ils les croyaient inspirés, ils attendaient l'accomplissement de leurs prédictions, ils l'attendent encore, mais un autre accomplissement ; ces hommes, ce sont les Juifs. Vous qui ne croyez pas, vous avez une autorité pour soutenir votre opinion sur les prophéties, et véritablement vous n'êtes pas plus crédules que le sont les Juifs. Qu'en dites-vous ? Ne sentez-vous pas que ce rapprochement n'est fait que pour vous confondre ? Loin de nous la pensée d'insulter à l'affliction de ce malheureux peuple, que Dieu aime encore « à cause de ses « pères, » et qu'il n'a rejeté que pour un temps ! Mais comment méconnaître qu'il a « un voile sur le cœur, » et qu'il n'a pu refuser de voir en Jésus celui que les prophètes ont annoncé sans « recevoir en lui-même le « juste salaire de son égarement ? » Ils attendent un

autre Messie! Mais, outre qu'il est trop incroyable qu'il se rencontre un autre homme qui réunisse en lui tous les signes d'une prophétie à la fois si étendue et si précise, il en est dans le nombre pour lesquels cela est absolument impossible, et le Messie que les Juifs attendent ne peut plus venir; son temps est passé. Qu'il vienne à naître demain, dans dix ans, dans un siècle. Pourra-t-on s'assurer qu'il soit de la famille de David, aujourd'hui que toutes les tables généalogiques des Juifs ont disparu? Pourra-t-il venir 490 ans après un édit qui permettait aux Juifs de retourner dans leur patrie, aujourd'hui que le dernier de ces édits a plus de deux mille ans de date? Pourra-t-il se montrer dans le second temple, aujourd'hui que ce temple est brûlé? Pourra-t-il faire cesser les sacrifices, aujourd'hui qu'ils ont cessé depuis dix-huit cents ans?

Aussi, pressez-les pour savoir au juste ce qu'ils pensent du Messie qu'ils attendent : la confusion de leur réponse vous fera bien voir qu'ils n'ont jamais regardé la question en face. Ne pensez pas qu'ils aient discuté patiemment chacune des hypothèses que nous venons d'examiner dans ce discours. Ils ont résolu que Jésus, qui les contrariait et qui renversait leurs espérances charnelles, ne devait pas être leur Messie, et là-dessus ils prennent pour le rejeter les premières conjectures qui leur viennent à l'esprit en lisant Moïse et les prophètes. Jugez-en par un seul trait. Selon une opinion en crédit parmi leurs docteurs, celui dont

Ésaïe a parlé dans son chapitre LIII^e, ce n'est pas le Messie, c'est le peuple juif. C'est le peuple juif qui a porté nos langueurs, et qui a été froissé pour nos iniquités. C'est le peuple juif qui a été retranché de l'angoisse et de la condamnation, et dont la durée est désormais éternelle. C'est le peuple juif qui en justifiera plusieurs par la connaissance qu'ils auront de lui. C'est le peuple juif dont le sépulcre a été ordonné avec les méchants, mais qui a été avec le riche en sa mort. C'est le peuple juif à qui la plaie a été faite pour le forfait de son peuple, c'est-à-dire sans doute pour le forfait du peuple juif!

Mais enfin, si les Juifs ne reconnaissent pas Jésus-Christ dans les prophéties de l'Ancien Testament, consentiront-ils du moins à s'y reconnaître eux-mêmes? Se reconnaîtront-ils dans des prédictions telles que celles-ci, qui ont été écrites, de leur propre aveu, quinze cents années avant que Jésus vînt au monde, dans ce livre qu'ils honorent comme le livre de Dieu, et qu'ils savent bien, eux qui l'ont gardé, n'avoir point subi d'altération?

« Mais si tu n'obéis point à la voix de l'Éternel ton
« Dieu pour prendre garde à faire tous ses commande-
« ments et ses statuts que je te prescris aujourd'hui,
« il arrivera que toutes ces malédictions-ci viendront
« sur toi et t'atteindront ¹... L'Éternel fera lever contre
« toi de loin, du bout de la terre, une nation qui vo-

¹ Deut. XXVIII, 15.

« lera comme vole l'aigle, une nation dont tu n'enten-
« dras point la langue, une nation impudente qui
« n'aura point d'égard à la personne du vieillard et
« qui n'aura point pitié de l'enfant. Elle mangera le
« fruit de tes bêtes et le fruit de ta terre, jusqu'à ce
« que tu sois exterminé. Elle ne te laissera rien de
« reste, soit froment, soit vin, soit huile, ou portée de
« tes vaches, ou brebis de ton troupeau, jusqu'à ce
« qu'elle t'ait ruiné. Et elle t'assiégera dans toutes tes
« villes jusqu'à ce que tes murailles les plus hautes et
« les plus fortes, sur lesquelles tu te seras assuré en
« tout ton pays, tombent par terre. Elle assiégera, dis-je,
« toutes tes villes dans tout le pays que l'Éternel ton
« Dieu t'aura donné. Et tu mangeras le fruit de ton
« ventre, la chair de tes fils et de tes filles que l'Éter-
« nel ton Dieu t'aura donnés, dans le siège et dans la
« détresse dont ton ennemi te pressera¹... Alors l'É-
« ternel rendra tes plaies et les plaies de ta postérité
« des plaies étranges, des plaies grandes et de durée,
« des maladies malignes et longues²... Et vous reste-
« rez en petit nombre, après avoir été comme les
« étoiles des cieux tant vous étiez en grand nombre,
« parce que tu n'auras point obéi à la voix de l'Éternel
« ton Dieu. Et il arrivera que comme l'Éternel s'est
« réjoui sur vous en vous faisant du bien et en vous
« multipliant, de même l'Éternel se réjouira sur vous
« en vous faisant périr et en vous exterminant, et

¹ Deut. XXVIII, 49-53. — ² Deut. XXVIII, 59.

« vous serez arrachés de dessus la terre dans laquelle
« vous allez pour la posséder. Et l'Éternel te disper-
« sera parmi tous les peuples, depuis un bout de la
« terre jusqu'à l'autre; et tu serviras là d'autres dieux
« que toi ni tes pères n'avez point connus, le bois et
« la pierre. Encore n'auras-tu aucun repos parmi ces
« nations-là; même la plante de ton pied n'aura au-
« cun repos; car l'Éternel te donnera là un cœur trem-
« blant, et défaillance d'yeux, et détresse d'âme; et
« ta vie sera pendante devant toi, et tu seras dans l'ef-
« froi nuit et jour, et tu ne seras point assuré de ta
« vie. Tu diras le matin : Qui me fera voir le soir ? et
« le soir tu diras : Qui me fera voir le matin ? à cause
« de l'effroi dont ton cœur sera effrayé, et à cause des
« choses que tu verras de tes yeux ¹... L'Éternel te
« frappera de frénésie, d'aveuglement et de stupidité.
« Tu iras tâtonnant en plein midi comme un aveugle
« tâtonne dans les ténèbres; tu n'amèneras point tes
« entreprises à un heureux succès; tu ne feras autre
« chose que souffrir des injustices et le pillage, et il
« n'y aura personne qui te garantisse ²... Tes fils et
« tes filles seront livrés à un autre peuple, et tes yeux
« le verront et se consumeront tout le jour en regar-
« dant vers eux; et tu n'auras aucun pouvoir en ta
« main. Et tu seras hors de sens à cause des choses
« que tu verras de tes yeux. Et tu seras un sujet d'é-
« tonnement, de raillerie et d'invective parmi tous les

¹ Deut. XXVIII, 62-67. — ² Deut. XXVIII, 28, 29.

« peuples vers lesquels l'Éternel t'aura emmené¹...
« Et je désolerai le pays, tellement que vos ennemis
« qui y feront leur demeure en seront étonnés. Et je
« vous disperserai parmi les nations, et je tirerai
« l'épée après vous, et votre pays sera en désolation,
« et vos villes en désert. Et quant à ceux qui demeureront
« de reste d'entre vous, je rendrai leur cœur lâche
« lorsqu'ils seront au pays de leurs ennemis, de sorte
« que le bruit d'une feuille émue les poursuivra, et ils
« fuiront comme s'ils fuyaient devant l'épée, et ils
« tomberont sans qu'aucun les poursuive. Et ceux qui
« demeureront de reste d'entre vous se fondront à cause
« de leurs iniquités, au pays de vos ennemis, et ils se
« fondront aussi à cause des iniquités de leurs pères²...
« Et je les livrerai pour être agités pour leur malheur
« par tous les royaumes de la terre, et pour être en
« opprobre, en proverbe, en raillerie et en malédiction,
« par tous les lieux où je les aurai chassés³... Car voici,
« je commanderai et je ferai errer la maison d'Israël
« parmi toutes les nations, comme on fait promener le
« grain dans le crible sans qu'il en tombe un grain en
« terre⁴... Mon Dieu les rejettera, parce qu'ils ne
« l'ont point écouté, et ils seront vagabonds parmi les
« nations⁵... Et la génération à venir, vos enfants qui
« viendront après vous, et le forain qui viendra d'un pays éloi-

¹ Deut. XXVIII, 32, 34, 37. — ² Lévit. XXVI, 32, 36, 39. — ³ Jér. XXIV, 9. — ⁴ Amos IX, 9. — ⁵ Os. IX, 17.

« gné, diront, lorsqu'ils verront les plaies de ce pays
« et les maladies dont l'Éternel l'affligera, même toutes
« les nations diront : Pourquoi l'Éternel a-t-il fait ainsi
« à ce pays? Quelle est l'ardeur de cette grande co-
« lère? Et on répondra : C'est parce qu'ils ont aban-
« donné l'alliance de l'Éternel, le Dieu de leurs pères,
« laquelle il avait traitée avec eux quand il les fit
« sortir du pays d'Égypte. A cause de cela la colère
« de l'Éternel s'est embrasée contre ce pays, pour
« faire venir sur lui toutes les malédictions écrites
« dans ce livre. Et l'Éternel les a arrachés de leur
« terre en sa colère, et en sa fureur, et en sa grande
« indignation, et les a chassés en un autre pays,
« comme il paraît aujourd'hui¹. »

Que dites-vous de ces prédictions? Essayez d'y ap-
pliquer l'une ou l'autre des trois suppositions que
nous combattions tantôt pour les prophéties de Jésus-
Christ, et vous les trouverez ici plus inadmissibles
encore, s'il est possible.

La rencontre fortuite? Vous n'y pouvez pas penser.
L'histoire des Juifs, dispersés parmi tous les peuples
du monde et pourtant gardant partout leur nationa-
lité, cette histoire est trop spéciale, et si je l'ose dire,
trop unique, et tout ensemble trop clairement an-
noncée dans ces prédictions. Mais l'événement a-t-il
été fait pour la prophétie? ou la prophétie pour l'évé-
nement? Vous êtes garants vous-mêmes du contraire;

¹ Deut. XXIX, 22, 24, 25, 27, 28.

car il s'agit ici d'événements qui durent encore, et qui s'accomplissent de vos jours et sous vos yeux. S'il y avait ici quelque fraude pieuse, elle ne serait pas des apôtres, elle serait nécessairement plus récente; ce seraient les disciples de Jésus-Christ depuis dix-huit siècles, ce seraient nos pères, ce serait nous qui en serions coupables. Est-ce vous, est-ce moi, qui avons altéré les livres des Juifs, et intercalé dans l'Ancien Testament les prédictions de ce qui leur arrive aujourd'hui? Est-ce vous, est-ce moi, qui avons dirigé leur destinée? qui les avons pris et dispersés sous tous les cieux, mis en opprobre parmi tous les hommes, fait persécuter dans le moyen âge, parqués dans leur *ghetto* à Rome ou dans leur quartier à Francfort? Est-ce vous enfin, est-ce moi, qui leur avons imaginé une fausse histoire? et sortira-t-il de terre quelque Dupuis qui vienne apprendre au monde qu'il n'a jamais existé de Juifs, et que toute leur prétendue dispersion n'est qu'une allégorie astronomique?

Convendez donc que, s'il faut être crédule pour ne pas croire aux prophéties messianiques, il faut l'être encore plus pour ne pas croire à celles qui regardent les Juifs; reconnaissez avec nous que la main de Dieu est ici, et ne craignez pas de lui donner gloire et de vous écrier avec Jacob à Béthel : « Certainement l'Éternel est ici, et je n'en savais rien ! »

La prophétie n'est qu'un exemple que j'ai choisi entre plusieurs; et si l'on examinait avec la même

attention les miracles, l'établissement de l'Évangile dans le monde, le caractère de Jésus-Christ, sa doctrine, sa morale, il n'est pas un de ces sujets qui n'offrît à l'incrédule des difficultés incomparablement plus embarrassantes que celles de la foi. En voici la raison, que je vous disais en commençant ; mais ma pensée sera mieux comprise après les développements où je viens d'entrer pour la prophétie. Les difficultés de la foi portent sur le monde invisible, et les difficultés de l'incrédulité sur le monde visible. Nous appartenons à deux mondes : au monde invisible, au monde des choses divines et spirituelles, que nous ne pouvons connaître que par un principe de foi ; et au monde visible, au monde des choses humaines et terrestres, que nous pouvons connaître par la vue. Le monde invisible est rempli de mystères et d'obscurités pour nous ; et sur le caractère de Dieu, ses desseins, son jugement, l'éternité, nous ne pouvons faire, livrés à nous-mêmes, que des conjectures plus ou moins vraisemblables. Il n'en est pas de même du monde visible ; il nous est accessible et tout ouvert, parce qu'il a été donné pour domaine à l'expérience de l'homme ; et quand il s'agit de recueillir des observations et d'en constater les résultats, il ne faut pour le faire que des yeux et des oreilles ¹. Or il y a cette différence entre la croyance du chrétien et celle de l'incrédule, que la

¹ « Quant aux cieus, les cieus sont à l'Éternel, mais il a donné la terre aux enfants des hommes » (Ps. CXV, 16).

première explique d'une manière satisfaisante les données de l'expérience et de l'observation, tout en laissant subsister certains voiles sur la nature et la volonté divines; tandis que la seconde ne réussit à échapper à ces obscurités, qu'en se mettant en opposition flagrante avec les faits les mieux établis. Le chrétien accepte la Bible comme la parole de Dieu, sur la foi des miracles et des prophéties, c'est-à-dire de faits historiques dont il ne peut rendre raison autrement; et puis il s'en rapporte à la Bible pour suppléer à sa propre ignorance sur les choses de Dieu. L'incrédule est si résolu de ne rien admettre qui s'écarte de ses opinions et de ses sentiments sur les choses de Dieu, que plutôt que de recevoir la Bible pour divine, il ferme les yeux à ce qu'il voit et les oreilles à ce qu'il entend. Et ainsi le chrétien, se confiant en son jugement quand il s'agit des choses visibles qui sont de sa compétence, et se soumettant quand il s'agit des invisibles qui n'en sont pas, ressemble à un aveugle qui se sert de l'ouïe qu'il possède pour suppléer à la vue qui lui manque; au lieu que l'incrédule, ne s'en rapportant qu'à soi sur les choses invisibles, et abdiquant, contredisant ses sens et son expérience pour les visibles, ressemble à un aveugle qui se fierait à ses yeux et qui refuserait de croire à ses oreilles. Entre ces deux méthodes, comment hésiter? Comment ne pas reconnaître que si la foi de l'un étonne par cette lumière nouvelle qu'elle répand sur les choses du ciel, l'incréd-

dulité de l'autre renverse toutes les notions reçues par le démenti qu'elle donne à ce que nous savons de plus certain sur les choses de la terre ; et qu'un homme qui s'effraye des obscurités de la foi, sans reculer devant la folie de l'incrédulité, se rend coupable en doctrine d'une erreur semblable à celle que les pharisiens commettaient en morale, « coulant le moucheron et avalant le chameau ? »

Ne pensez pas, mes frères, que nous nous exalions l'esprit pour ne rien voir qui nous embarrasse dans le chemin de la foi. Vous y trouvez de grandes obscurités ; j'y en trouve aussi, je l'avoue, et je vous ouvre ici mon âme tout entière. Quand je prends ce livre dans les mains, et que je me dis que c'est ici un livre qui ne ressemble à aucun autre, et qui a été seul entre tous inspiré de Dieu ; quand je me dis qu'Esaië, Jérémie, saint Paul, saint Jean, « ont parlé poussés par le Saint-Esprit, » et que je dois recevoir la parole de leur bouche comme je recevrais une parole sortie du ciel ; quand je vois cependant chacun d'eux conservant dans cette inspiration commune son caractère individuel, et se servant au reste de tous les moyens naturels de s'éclairer qui sont à sa portée, — je m'arrête, je me perds dans mes réflexions, et la doctrine de l'inspiration m'étonne et me confond. Et puis, quand j'ouvre la Bible, quand je considère cette doctrine chrétienne si étrange pour la philosophie du siècle, et cette vie chrétienne plus étrange encore pour

mes penchans naturels ; quand je médite sur ce Fils innocent mourant pour les hommes coupables, sur cet Esprit qui souffle où il veut sans qu'on sache d'où il vient ni où il va, sur cette vertu toute-puissante de la prière, sur cette foi qui crée au dedans et au dehors tout un monde nouveau, enfin sur ce jugement solennel qui doit partager les hommes en deux classes séparées par un abîme à jamais infranchissable, les uns allant à la vie éternelle, les autres aux peines éternelles, aux peines éternelles ! oh ! alors ma foi, je ne veux pas dire s'ébranle, mais elle se trouble ; alors, écrasé en quelque sorte sous le poids des mystères de Dieu, je suis comme un homme qui sent son regard s'éblouir, et qui est contraint de s'asseoir pour ne pas tomber ; alors, il semble que le tumulte de mes pensées va m'arracher ce cri que la persécution des méchants faisait jeter à Jérémie : « Je ne ferai plus mention de « lui, je ne parlerai plus en son nom. » En de tels moments, que sais-je ? peut-être une affreuse tentation se présenterait à mon esprit, si l'incrédulité, toute désespérante qu'elle est pour mon cœur, m'offrait du moins un système qui satisfît mon intelligence. Mais qu'y trouvé-je au contraire ? J'y trouve des difficultés infiniment plus grandes que dans la religion. Ici, ce n'est plus un sentiment vague qui me trouble, ce sont les raisonnements les plus clairs qui me convainquent d'erreur. Ce n'est plus le monde invisible qui étonne ma faible intelligence, c'est le monde visible qui se

soulève contre moi avec une évidence accablante. Ce n'est plus une question qui m'embarrasse, c'est une certitude qui me contraint, c'est l'histoire qu'il faut que je récuise, c'est l'expérience avec laquelle il faut que je rompe, c'est l'observation qu'il faut que je contredise en face, ce sont les faits qu'il faut que je nie, que je démente, que je foule aux pieds. Ah ! les contradictions dont l'incrédulité est toute remplie me repoussent en arrière, et ne me laissent d'autre retraite que la foi avec ses saintes obscurités ! Et, après avoir été près de dire avec Jérémie : « Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom, » je suis forcé de m'écrier avec lui : « Mais il y a eu dans mon cœur un feu ardent renfermé dans mes os ; je suis las de le porter et je n'en puis plus¹ ! » Alors je reviens à toi, ô Dieu de Jésus-Christ, comme l'enfant prodigue à la maison paternelle ! « Sous les bras éternels, » je saisis par le cœur ce que mon intelligence n'a pu atteindre, et je ne trouve de paix qu'à te croire et de bonheur qu'à te servir ! Après tout, si la foi a des ombres, c'est parce qu'elle a de si vives lumières ; si elle a de profonds abîmes, c'est parce qu'elle a de hautes montagnes ; et si elle tient les clefs de l'enfer, c'est parce qu'elle tient aussi celles du ciel ! Sans doute il y a des choses que je ne comprends pas, mais je comprends que je ne comprenne pas. Pauvre créature, jetée dans un coin de ton empire, comment en aurais-je

¹ Jér. XX, 29.

cette vue d'ensemble dont tu jouis au centre de tous tes ouvrages ? Mais surtout, pauvre créature pécheresse, égarée, comment m'étonnerais-je qu'un voile soit sur mes yeux, et que ta parole m'étonne ? Hélas ! elle ne m'étonne peut-être que parce qu'elle est vraie¹. La nature a ses secrets, et je crois en Dieu ; la Bible a ses mystères, et je crois en Jésus-Christ. Que dis-je ? Ces mystères eux-mêmes, après avoir commencé par me confondre, finissent par m'éclairer et par me donner les plus saintes leçons ; et il n'y a pas jusqu'à ces peines éternelles que j'ai si longtemps repoussées, qui n'aient servi à me révéler, ô mon Dieu, avec la frayeur de tes jugements et la sainteté de ta loi, la grandeur de ta délivrance et la profondeur de ton amour ! « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ! » Il écoute, le front dans la poussière ! Dusses-tu dire les choses les plus nouvelles pour moi, parle encore ! Je crois, parce que c'est toi qui parles ; et je veux être le plus croyant des hommes, pour n'en être pas le plus crédule, le plus insensé !

Mes frères, donnez gloire à la vérité. Ce ne sont pas ici des amplifications oratoires ; ce sont des preuves claires, simples, solides. Ne le reconnaissez-vous pas ? et ne commencez-vous pas à entrevoir qu'au tribunal de Dieu la raison, la raison elle-même vous condamnera et rendra votre incrédulité inexcusable ?

Ne vous en prenez donc plus à votre intelligence de

¹ Jean VIII, 45 : « Parce que je dis la vérité, vous ne me croyez point. »

ce que vous ne croyez point ; car la foi, la foi seule peut la satisfaire pleinement ; mais prenez-vous-en à votre cœur, à votre volonté propre. Au fond, si vous ne venez pas à la foi, c'est parce que vous ne voulez pas de la foi. Vous ne voulez pas d'une doctrine qui humilie si profondément votre orgueil, et qui ne vous laisse d'autre porte pour entrer au ciel que celle par laquelle passent les Zachée, les Marie-Magdeleine, les péagers et les femmes de mauvaise vie. Vous ne voulez pas d'une doctrine qui vous oblige de renoncer à toutes vos convoitises, à votre avarice, à vos haines, à vos mensonges, à vos fraudes, à vos voluptés. Non, vous n'en voulez pas. C'est Jésus-Christ qui l'a dit : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ; » et ailleurs : « La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » Si cette découverte vous effraye, elle a aussi de quoi vous rassurer. Parce que votre incrédulité est volontaire, elle est criminelle, et « celui qui ne croit point est déjà condamné ; » mais aussi, parce que votre incrédulité est volontaire, elle est guérissable, et il dépend de vous d'en sortir. Apprenez-le encore de Jésus-Christ : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef¹. » Du jour que vous aurez la volonté arrêtée de faire ce que Dieu veut, de le faire

¹ Jean VII, 17.

quoi qu'il en coûte, vous serez sur le chemin de la foi, qui est celui de la vie éternelle. Jusque-là vous verriez un mort ressusciter sous vos yeux que vous ne croiriez pas¹. Ah ! si un rayon de lumière a commencé de vous apparaître, soyez fidèle, fidèle à Dieu, fidèle à vous-même ; soyez fidèle, et ne fermez pas votre cœur ; soyez fidèle, et Dieu fera le reste. Amen.

¹ Luc XVI, 24.